

# Position du Réalisme dans la Philosophie des Sciences de nos jours (\*)

Por CARLOS PARIS

La présente communication prétend se situer dans le cadre proposé par le comité organisateur du Congrès sous la rubrique «confrontation des courants», en se plaçant avec ces intentions confrontatives dans un plan de réflexion strictement philosophique sur la science. Il ne suffit pas, en effet, à notre avis, d'examiner quelques questions concrètes de méthodologie ou d'herméneutique scientifique, pas même d'affronter la formalisation générale du langage scientifique, pour remplir les exigences d'une vraie philosophie des sciences, mais il faut rendre raison du fait scientifique, en toute sa radicalité, avec la problématique ontologique et gnoséologique impliquée.

La réflexion de notre siècle, certainement, a généralement tenté de fuir cette position, cherchant un état scientifique autosuffisant en face de problèmes philosophiques ultérieurs. Autharquisme scientifique qui est formulé avec un sens hostile vers le savoir métaphysique dans le néopositivisme et d'une façon plus négative par les divers types de formalisme, qui, s'écartant de toute complication ultrapositive, s'efforcent de systématiser la science en des termes de l'immanence la plus parfaite possible.

Cette tendance répond en forte mesure à l'ambiance purificatrice de toute intromission conceptuelle dans laquelle la science de notre temps s'est développée. Une telle purification constitue un progrès évident, non seulement par la science même, mais aussi pour la position rigoureuse de ses rapports avec le savoir philosophique, la possibilité et la nécessité de ce dernier soutenues. La critique de la philosophie réalisée d'après la science, en effet, n'est pas arrivée à démolir l'édifice philosophique, montrant, au contraire, le besoin d'une nouvelle conceptualisation pour se mouvoir dans le plan de la discussion philosophique. Ainsi quand on a cru réussir dans cette ligne démolitrice, en réalité on avait impliqué a priori certaines positions philosophiques, extrapositives, comme c'est le cas dans la critique néopositiviste de la métaphysique, réalisée sur un empirisme admis d'une façon aprioriste comme unique possibilité de conceptualisation ontologique.

En vérité à la base du fait scientifique jaillissent d'inéluctables exigences philosophiques dans l'ordre de la problématique la plus classique. Dans un premier sens, car la science est un savoir ouvert sur une réalité, dans un second sens, car elle implique dans sa propre entité le problème le plus traditionnel de la gnoséologie. On doit constituer sous cet angle la philosophie des sciences dans

l'acception la plus propre. C'est ainsi que nous voulons poser les suppositions et les exigences systématiques d'une philosophie réaliste du fait scientifique.

Le réalisme représente, comme cela est bien connu, une ancienne direction gnoséologique et métaphysique, établie dans ses positions antérieurement à la naissance de la science naturelle. D'après ces positions, toutefois, nous pensons qu'on peut rendre compréhensible la science positive comme événement noétique indiscutablement original mais en aucune façon opposé à la connaissance philosophique et la connaissance vulgaire, fondements du réalisme. Logiquement analysé, cet événement comporte tout un répertoire de nouveaux concepts, adéquates à l'inédite position noétique de la science positive, mais en dernière analyse on trouve un certain besoin de complémentarité entre les langages positif et ontologique.

Depuis les controverses du dix-neuvième siècle sur la portée de la connaissance physique le concept de réalisme apparaît dans la philosophie des sciences utilisé dans un sens très propre en opposition au positivisme, en désignant l'interprétation de la science comme savoir ontologique. Mais les possibilités d'une philosophie réaliste de la science dépassent bien clairement cet angle polémique. Partant des éléments fondamentaux de la systématique réaliste pour envisager les projections de ces positions sur l'interprétation du fait scientifique, nous prouvons considérer le réalisme du point de vue de l'être, comme l'affirmation de la transcendance de celui-ci sur la connaissance humaine, ou nous pouvons, du point de vue de la connaissance, insister sur la dérivation de celle-ci à partir de l'être par voie d'abstraction.

Dans la première ligne, l'affirmation de l'existence et de la cognoscibilité de l'être physique entraîne épistémologiquement l'admission d'un savoir adéquat à cet objet, c'est-à-dire une connaissance ontologique sur le monde physique. Pendant la période classique de la science moderne la place de ce savoir est occupé par la science positive même. La conceptualisation mécaniste d'un tel savoir remplissait le besoin d'une philosophie de la nature, quoiqu'en réalité ce mécanisme aprioriste reposait sur l'admission acritique de la philosophie atomiste au cœur de la science classique. Ce mélange d'éléments positifs et ontologiques a été dénoncé d'abord par la critique de la science du siècle précédent, ensuite par le travail scientifique pur du nôtre, qui arrive à se dépouiller progressivement de tout apriorisme ontologique pour gagner une plus parfaite pureté positive.

Cette démarche constitue, sans doute, un des phénomènes à plus grande répercussion sur la

(\*) Comunicación presentada y leída en el Congreso Internacional de Filosofía de las Ciencias, Zürich, agosto 1954.

philosophie des sciences de notre temps. D'après la position du réalisme ce phénomène ne doit pas être compris comme refuse ultime du savoir ontologique, mais comme purification du stade positif de notre connaissance, stade qui est purement provisoire et non définitif ou dernier. Vraiment, la science se présente entièrement neutre dans son stade positif du point de vue ontologique. Ainsi la conquête par la science même de cette conscience de neutralisme ontologique dans son niveau légal le plus caractéristique constitue le grand mérite de tout ce procédé de purification, quoiqu'en rendant ces intentions absolues on ait pu arriver à une impression erronée de refuse total du savoir ontologique.

Or le strict savoir sur le réel physique en termes de réalité est l'objet propre de la philosophie de la nature, laquelle doit être posée sur le plan d'une rigoureuse conceptualisation philosophique, consciente de sa signification et de son problématisme, et non comme simple étape aprioriste et philosophiquement acritique du travail scientifique.

De cette façon les rapports entre science physique et philosophie de la nature doivent être établis sur l'analyse des modalités de connaissance que l'une et l'autre représentent. Modalités qui sont partiellement hétérogènes, mais en dernière instance complémentaires. La science physique trouve son instrument idéal de formulation noétique dans la loi. Envisagée du point de vue logique l'entité de celle-ci apparaît comme celle d'un jugement de relation dans un niveau phénoménique. Tandis que le savoir philosophique est formulé au moyen de jugements prédicatifs et ontologiques. Or il est évident qu'il n'y a pas d'opposition entre la description relative et l'expression prédicative et qu'on peut faire théoriquement le passage de l'une à l'autre de ces deux modalités judicatives. Leurs intentions, cependant, sont bien diverses, adéquates aux hétérogènes vocations gnoséologiques de science et philosophie. La science positive représente une modalité de description superficielle, limitée, provisoire, mais parfaitement définie, précise et indiscutable. La philosophie, au contraire, tend, dans ses formulations, vers le définitif et l'universel, mais sa conceptualisation devient imprécise et discutable.

La science positive dans la mesure où elle aspire à conquérir une vision explicative et en quelque sorte ultime, dans son stade théorique, tend à recevoir le caractère d'un savoir ontologique. Dans son ordre propre, toutefois, elle cherche l'objectivité et la positivité les plus grandes, vers lesquelles doit s'orienter le travail scientifique comme formulation des lois dans le stade légal.

Dans ces termes, en conséquence, il faut poser le problème du savoir ontologique à l'égard du physique, comme but et objet d'une philosophie de la nature diverse du pur savoir positif. Ainsi le réalisme dans son premier aspect, comme affirmation de l'existence et cognoscibilité de l'être physique, devient un plaidoyer au nom de la philosophie de la nature.

La science positive, pour sa part, est comprise comme quelque chose de partiellement diverse de telles intentions ontologiques. Cette autonomie est reconnue et respectée par la position réaliste que

nous exposons. Position qui est incompatible seulement avec les conceptions dans lesquelles la vision épistémologiquement immanentiste, positivisme ou formalisme, acquiert la valeur d'une catégorie définitive excluant tout effort ultérieur d'élaboration ontologique. En réalité la discussion de cette exclusion, comme nous l'avons déjà indiqué, surpasse le domaine de la formalisation du savoir physique, se rapportant à un stade conceptuel supérieur.

Il est possible, d'ailleurs de montrer la structure ouverte du savoir scientifique. C'est-à-dire que se rapporte l'exigence d'adéquation de la théorie physique et l'existence d'une primordiale phase intuitive et qualitative et d'un dernier moment ontologique dans la conceptualisation physique, souligné par les épistémologues réalistes, quoique la tendance operationaliste ait insisté seulement sur le moment central de quantification, réellement incompréhensible sans les autres.

L'autonomie et l'indépendance du savoir positif ne s'oppose pas à l'existence de théories réalistes ou ontologiques même à l'intérieur de la science dans son stade théorique, car le domaine gnoséologique de celle-ci n'est pas accaparé par le stade positif-légal, quoique ce dernier constitue le moment le plus typique, fondement de la nouveauté scientifique. Tout au contraire, on ne doit pas, croyons-nous, reléguer les théories ontologiques au champ de la philosophie de la nature, car, malgré leur nouveauté conceptuelle à l'égard du positif et l'implication d'une problématique authentiquement philosophique, elles représentent des éléments nécessaires à la science, quand celle-ci est envisagée comme réalité psychologique en évolution soumise au besoin d'impulsions décelatrices du réel.

Il est vrai que la microphysique de notre siècle a soulevé quelques difficultés pour une interprétation réaliste, à cause de son subjectivisme et de son indéterminisme. Mais encore dans cette situation l'objectivité de quelques constantes comme le quantum d'action ou la vélocité de la lumière peut constituer un indiscutable fondement pour la déduction d'une image de l'univers. Il ne faut pas oublier d'autre part, que l'entité que la physique actuelle introduit n'est pas celle du sujet comme tel, laquelle démolirait certainement le physicisme réaliste de son contenu, mais celle de l'appareil de mesure, strictement objectif et physique, obéissant aux lois de la physique qui déterminent comme nouvelle unité la couple appareil-système, sur la base des propriétés interactives absolument réelles et objectives. C'est ainsi que l'indéterminisme des mesures et leur manque d'indépendance à l'égard des procédés d'observation appuyé sur la structure complémentaire de la réalité physique, révèlent encore les propriétés de cette dernière. Et cet aspect est le seul qui préoccupe le philosophe, qui, d'ailleurs, ne s'intéresse pas aux résultats quantifiés des mesures.

La position du réalisme une fois considéré du point de vue de son affirmation de l'être et de sa cognoscibilité, il faut maintenant aborder l'examen du réalisme sous l'angle dans lequel il se présente exprimant la dérivation de la connaissance à partir de l'être, c'est-à-dire le réalisme comme doctrine de l'abstraction. Dans ces ter-

mes, aussi, le réalisme apparaît comme une doctrine fort féconde vis-à-vis d'une compréhension du fait scientifique.

Le réalisme s'oppose, d'abord, à toute forme d'apriorisme, qui prétende découvrir la réalité dans le simple examen de la pensée humaine, vocation très typique depuis Descartes jusqu'à Kant et l'idéalisme allemand. Notre conceptualisation est en réalité aposterioriste, quoique abstraite. La critique de l'apriorisme dans la philosophie scientifique de notre siècle est partagée dans une certaine mesure par le réalisme, hostile dans le domaine philosophique à de telles prétentions.

Ainsi les défauts scientifiques de l'aristotélisme sont compréhensibles non seulement par l'absence de quelques concepts épistémologiques fondamentaux—comme celui de loi, ou ceux des modes propres d'abstraction scientifique—mais encore par l'excès d'orientation empiriste, qui réagit contre l'idéalisme platonicien, car elle devient parfois un peu grossière comme dans ses idées mécaniques.

En opposition à l'empirisme absolu, cependant, le réalisme soutient l'élévation de la connaissance vers un ordre spéculatif, supra-empirique, déterminé par l'universalité des concepts et par l'effort de rationalisation qui guide l'esprit dans l'organi-

sation des conceptualisations à la lumière des nécessités ontologiques.

La position du réalisme de l'abstraction entre l'apriorisme pur, qui en outrant l'aspect théorique dissout l'expérience, et l'empirisme, qui nié à la perception de l'élément rationnel réduit toute l'oeuvre scientifique à l'accumulation des faits muets, rappelle la situation du mouvement dialectique, qui voit aussi dans le fait scientifique une unité profonde d'expérience et théorie comme côtés inéluctables de la connaissance scientifique. La conception dialectique a souligné l'aspect dynamique de cette relation d'une façon où le réalisme ne l'avait pas fait. Rien ne s'oppose, cependant, dans la systématique de cette doctrine à l'accueil d'une conception dynamique dans la connaissance positive, car, définitivement, les concepts obtenus par voie d'abstraction empirique doivent être soumis aux bouleversements de l'expérience. Mais cette dynamisme positive règne dans la conception réaliste l'ordre des évidences rationnelles de l'être, avec une parfaite immutabilité. Les concepts proprement ontologiques, en effet, obéissent à une façon d'abstraction, opérée sur un matériel empirique très général qui n'est pas affecté par l'évolution scientifique de l'expérience et de ses conditions.